à son cœur, et elle rentrerait en possession d'elle-même... Mais je ne peux pourtant pas donner à l'un de vous une maladie mortelle pour la sauver !... Enfin, attendons, observons et espérons."

La seconde année de deuil finissait, et, sur le conseil du docteur, la famille alla s'installer à la campagne dès les premiers jours d'avril. Dans le petit domaine occupé par elle se trouvait une pièce d'eau peu profonde, mais qui, alimentée par une source vive, gardait toujours une fraîcheur glacée. Le père avait autrefois entouré cette pièce d'eau d'un grillage, par précaution contre les chutes; mais le jardin avait été très-négligé depuis leur malheur, et le grillage était à moitié détruit. Quelques jours après leur arrivée, par une de ces gelées printanières, plus piquantes, ce semble, que les grands froids d'hiver, le petit, jouant auprès de ce bassin, glissa sur le gazon et tomba dans l'eau glacée. Un domestique qui le vit de loin, accourut et le retira frissonnant, les lèvres bleuâtres, les dents claquant les unes contre les autres, et, une heure après, il était saisi d'une fièvre ardente. La prévision du médecin se réalisa. La mère passa au chevet du lit de l'enfant une nuit de désespoir et de remords. Elle s'accusait ! elle se maudissait ! "Dieu me punit ! s'écriait-elle ; je le perdrai, c'est juste ! J'ai oublié mes devoirs envers lui ! J'ai été une mère ingrate !... Il me rayera du nombre des mères !..." Puis, son imagination s'exaltant, elle se représentait celui même qu'elle avait perdu comme son accusateur... "Je suis sûr qu'il m'en veut aussi, lui !... répétait-elle, de l'abandon où j'ai laissé son frère... c'est lui qui l'appelle ! Il me le retire !..." Le danger ne dura qu'une nuit. Au matin, la fièvre était tombée, le malade était sauvé. Penchés sur ce lit, les deux pauvres parents disaient au petit malade : "Mais, malheureux enfant ! comment as-tu donc fait pour tomber dans cette maudite pièce d'eau ?—Je l'ai fait exprès, répondit tranquillement l'enfant.—Toi ! pourquoi ? comment ?—Papa me disait toujours de bien prendre garde, que, si j'y tombais, je deviendrais bien malade, et le médecin a dit devant moi que si je pouvais devenir bien malade, ça guérirait maman ; alors je me suis laissé tomber." A ces mots, la mère poussa un grand cri, puis tout à coup, avec une sorte de délire : "Oh ! lui ! lui ! c'est un mot de lui ! il aurait fait cela, lui !... Et saisissant la tête de l'enfant, qu'elle inondait de larmes, elle lui disait d'une voix entrecoupée : "Tu me le rends ! Tu me le rends ! Tu es toi et lui ! Tu es ton frère aussi !"

Le reste, on le devine. Elle ne se consola pas, on ne se console jamais de la perte d'un enfant. La première tempête de l'âme s'apaise ; les cris de révolte et de désespoir éperdu cessent, mais pour faire place à une douleur chronique et immuable, sur laquelle le temps ne peut rien. Les autres pertes sont des blessures ; celle-là est une amputation. On peut vivre avec un membre de moins, mais on vit mutilé, et l'on se sent toujours mutilé. C'est ce qui arriva à cette mère. Elle rentra dans l'existence, elle reprit intérêt aux occupations de son mari, elle reprit part aux études de son fils. On la revit même sourire. Elle se le reprochait bien un peu tout bas, elle s'en voulait parfois de n'être plus aussi malheureuse ; mais la vue de celui qui lui restait la remenait bien au sentiment de ses devoirs. Un jour, enfin, après une distribution de prix où l'enfant avait été couronné plusieurs fois, revenant avec lui à la campagne dans une voiture découverte, par un beau ciel, on l'entendit murmurer tout bas : "Je disais que cela m'était bien égal de mourir ! Il est pourtant bien doux de vivre !"

E. LEGOUVÉ,
De l'Académie française.

Les déjeuners scolaires.—La ville de Paris, par les soins de M. Gréard, directeur de l'enseignement primaire de la capitale, s'occupe en ce moment du projet de fournir aux élèves de toutes les écoles communales un déjeuner qui leur permettrait, pendant la saison d'hiver au moins, de ne pas rentrer chez eux entre la classe du matin et celle du soir.

D'abord ce déjeuner (qui répond à notre diner du midi) devait être fourni gratuitement. Mais on a calculé qu'à raison des quatre-vingt mille enfants qui fréquentent les établissements scolaires de Paris, la dépense pour la ville serait d'environ 2 millions de francs par an, charge trop considérable pour qu'elle puisse être imposée du jour au lendemain au budget municipal. Aussi, afin de l'atténuer dans la limite du possible, a-t-il décidé en principe que le déjeuner, qui devra toujours être composé d'aliments chauds, ne sera fourni gratuitement qu'aux enfants dont les parents ne seraient pas en situation de payer le service rendu ou de fournir un repas convenable.

D'après le projet à l'étude, le comité de bienfaisance et des caisses des écoles de Paris serait appelé à concourir, conjointement avec le budget municipal, à cette utile dépense.

Pour empêcher les élèves de faire entre eux aucune distinction mortifiante pour les moins fortunés d'entre eux, le déjeuner serait donné sur la production de bons, uniformes pour tous les élèves, de telle sorte qu'il serait impossible de savoir si ces bons ont été ou non payés. Cette dernière précaution est, à tous les points de vue, excellente et dénote la préoccupation de tenir compte de toutes les délicatesses.

On ne saurait trop approuver le projet des *déjeuners scolaires*, que nous avons cru devoir signaler à nos lecteurs. Son application serait, nous n'en doutons pas, accueillie avec reconnaissance par nos populations rurales, par celles notamment qui habitent les parties montagneuses de notre pays, si rudes en hiver aux grandes personnes, à plus forte raison aux jeunes enfants qui fréquentent les écoles et les salles d'asiles. Que de fois les parents de tels villages ou hameaux disséminés dans la montagne n'ont-ils pas, en temps de neige, retenu leurs enfants à la maison, plutôt que de les voir revenir après la classe du matin, pour prendre leur diner chaud à la maison !

L'idée est bonne, elle est même humanitaire à défaut d'être neuve, car elle est partie d'un bourg belge où elle a été appliquée avec succès il y a plus de quinze ans. C'était à Assche en Brabant, dans l'arrondissement de Bruxelles ; la proposition de donner des soupes fortifiantes aux enfants pauvres des écoles fut faite au bureau de bienfaisance par M. le chevalier de Viron, bourgmestre.

La députation provinciale ratifia la dépense et complimenta les administrateurs de leur intelligente initiative.

L'école y gagna.

L'année suivante le nombre d'élèves s'était considérablement accru.

Nous ignorons si le bureau de bienfaisance d'Assche a continué ses utiles distributions, mais l'idée première lui appartient et nous sommes heureux de le constater à son honneur.

Nous avons appris récemment qu'elle avait reçu une autre application dans notre pays, à l'école communale No. II à Bruges, sous l'administration de M. Boyaval.

Il n'est pas indifférent de rappeler ces faits, on saura que—cette fois du moins—ce n'est pas de Paris que nous vient la lumière, mais du village d'Assche, renommé pour ses délicieuses *couques*.

Il importe d'autant plus de prendre date certaine que si la généreuse pensée de M. Gréard reprend racine en Belgique, nos spirituels voisins du midi ne pourront pas nous accuser de contre-façon..... culinaire.

Quant aux bienfaits de la mesure, ils sont tellement évidents qu'il serait oiseux de les démontrer. Nos souvenirs personnels nous rappellent un triste épisode scolaire ; sa narration en dira plus que tous les raisonnements pédagogiques et philanthropiques.

Il y a aux portes de la capitale une commune dont le territoire est très-étendu et où l'instruction est actuellement si répandue, tant par ses nombreuses écoles que par ses diverses institutions populaires, qu'elle figure au premier rang pour l'enseignement primaire. En l'année 1864 elle n'avait qu'une seule école pour les deux sexes, il n'y avait donc pas à choisir. Les enfants qui la fréquentaient appartenaient aux diverses classes sociales. C'était l'école du pauvre et du riche réunis sur les mêmes bancs, beaucoup d'enfants ne pouvaient retourner chez eux à cause de l'éloignement. Les uns déjeunaient copieusement et les autres regardaient tristement. Nous avons vu, en hiver, des enfants faisant bonne chère et d'autres dévorant des yeux le repas de leurs camarades !

La morale de ceci est que : "Ventre affamé n'a pas d'oreilles." (*Progrès*)

E. H.

BULLETINS

Equilibre des terres et de l'Océan (1).—Les nombreux sondages qui ont été faits depuis le milieu du siècle, non seulement dans les mers fermées et dans le voisinage des côtes, mais aussi en plein Océan, dans l'Atlantique et dans les mers du Sud, permettent désormais de tenter une évaluation approximative de la profondeur moyenne du bassin océanique. Lacaille et Buffon, guidés par des considérations théoriques, croyaient que le fond de la cavité marine s'étendait de 300 à 500 mètres au-dessous de la surface. Laplace fixait à un kilomètre la profondeur probable de la mer ; puis Young était amené par ses études sur le mouvement des marées à donner aux océans une épaisseur d'eau de six à sept kilomètres. Après les expéditions récentes des savants qui ont parcouru presque toutes les mers en jetant leurs cordes de sonde, les physiiciens géographes avaient reconnu d'une manière générale que la couche liquide emplissant les dépressions de la surface terrestre ne peut avoir plus de 4,000 mètres, ni moins de 3,000 mètres d'épaisseur ; mais M. Otto Krümmel est le premier qui se soit donné la peine de discuter toutes les indications bathométriques et de calculer la superficie des diverses aires de profondeur, afin d'obtenir ainsi la moyenne générale, avec tout le degré d'approximation que comporte une pareille étude. D'après lui, l'épaisseur moyenne de la couche liquide serait de

(1) Notre illustre collègue, M. Elisée Reclus, membre honoraire de la Société, a bien voulu réserver pour notre *Bulletin* la primeur de cet article dont l'importance et l'intérêt scientifique ne sauraient échapper au lecteur.